

L'hiver au pays de Bruegel



L'hiver et ses profondeurs silencieuses

Alors que sous des cieux verdâtres et glacés l'hiver fige toutes choses, les paysans savourent la seule époque de l'année où leur métier ne représente pas pour eux un fardeau. Leurs principales tâches en plein air ne consistent guère plus, pour l'instant, qu'à déhaller du bois de chauffage ou éventuellement à pelleter de la neige pour éteindre un feu de cheminée. Au premier plan, des paysans courbés sous le froid ramènent un renard; les chiens de la meute avancent en file indienne et un jeune chien s'ébroue dans la neige. Devant l'auberge du Cerf, on flambe un porc, présage de festivités, intéressant un enfant qui regarde avec intensité ce feu de paille. Profitant de ces rares instants de détente, des paysans engoncés dans leurs vêtements s'amusent sur la glace; ils patinent et pratiquent divers jeux. Par opposition aux couleurs assorties de la glace et du ciel, la neige d'une grande blancheur n'est soulignée que par un délicat entrelacs d'arbres. Dans ce paysage dur et si pâle, où un merle poignarde l'air glacé de son vol rapide, Bruegel a su distiller la quintessence d'un froid intense.

Les Chasseurs dans la neige, Time-Life 1968.

Les 'Mois'

Il reste cinq tableaux de cette série qui comprend certaines des plus grandes œuvres de Bruegel. Ils faisaient partie de la collection de Jonghelinck et sont cités dans un acte conclu avec les autorités communales d'Anvers: "de tweelf maander" (les douze mois) [Denucé, 1932]; la collection Jonghelinck passa ensuite à la ville d'Anvers qui, en 1594, donna six peintures des mois à l'archiduc Ernest; l'inventaire des collections de l'archiduc Léopold Guillaume, dressé en 1659, n'en énumère que cinq: "Fünff grosse Stückh einer Grossen, warin die Zeithen des Jahr von Öhlfarb auf Holcz ... Original vom alten Brögel". Selon la majorité des critiques, la série (qui peut-être ne fut jamais achevée) aurait dû illustrer les douze mois de l'année; Tolnay [1934 et 1935], avança toutefois l'hypothèse, accueillie par divers historiens, qu'il n'y aurait eu que six 'pièces' représentant chacune deux mois; il ne manquerait donc que le panneau relatif à avril-mai. La supposition de Tolnay semble être confirmée par un inventaire (deuxième moitié du XVII^e siècle) des œuvres d'art de la cour de Bruxelles, où il est question de six peintures ("en geschildert van Breughel") représentant les douze mois de l'année, chaque tableau illustrant donc deux mois. Cet inventaire (publié par de Maeyer [*Albrecht en Isabella en de Schilderkunst*, 1955]) mentionne toutefois les 'Mois' à Bruxelles alors qu'ils devaient être, depuis quelque temps déjà, à Vienne: à moins qu'il ne s'agisse de copies. Dvorák a le premier compris la vé-

ritable signification de ces images étonnantes: les aspects de chaque saison, les choses et les hommes n'y composent plus qu'une existence unique, admirable: plus de paysages fantastiques, cartographiques ou de réminiscences fabuleuses, mais des étendues tranquilles ou agitées sous des ciels radieux ou sombres; plus d'allusions astrologiques mais le calendrier rural, le labeur fatigant, la sueur de l'homme seul sur la terre: et une chaleur poétique admirable. En somme, en dépit des réminiscences des livres d'heures flamands et des illustrations multiples pour calendriers, et malgré leur caractère de paysages composites (où des motifs des Pays-Bas se mêlent à ceux des Alpes), elles réussissent à persuader de leur vérité [Novotny].

52   117 × 162
1565  

A. LES CHASSEURS DANS LA NEIGE. Vienne, Kunsthistorisches Museum.

Signé et daté, au centre, en bas: "BRVEGEL M.D.LXV". L'œuvre, citée aussi par de Mechel ['CV', 1784], est toujours restée au Belvédère, à Vienne, jusqu'au XVIII^e siècle. Pour les uns il s'agit de janvier; pour les autres, février; pour d'autres encore, novembre-décembre: ce qui, au fond, a peu d'importance. Ce qui compte c'est la beauté sublime de cette peinture au coloris très sobre, blanc-noir-gris, une des compositions les plus subtiles et expressives, d'une étonnante perfection formelle: de l'impeccable arabesque des arbres nus à l'ampleur spatiale du paysage neigeux mesurée par le

vol d'un oiseau; de la courbe du rythme de la composition épousant celle du terrain dans sa descente vers les étangs gelés où s'agite la foule menue des patineurs à la fatigue silencieuse des chasseurs; et du groupe raffiné des chiens imprimés sur le blanc froid de la neige, aux paysans affairés autour du feu en arrière-plan. "On n'a jamais exprimé avec tant d'intensité toute la poésie du paysage nordique, dans sa tristesse lourde et pesante mais non dénuée de majesté; tout est dit avec une netteté grandiose, sans nébulosité sentimentale, sans complications exagérées: fait rare dans la peinture du Nord" [Michel]. Très bien conservé.

Flammarion, Bruegel, 1968.

La voilà, la plus belle peinture de Bruegel, sur laquelle l'on a tellement discoursu. Resterait-il encore quelque chose à dire, si ce n'est que c'est un chef-d'œuvre absolu ? Inimaginable. Une œuvre parfaite. Faite exprès pour nous autres qui aimons l'hiver.

Composition certaine. Il n'existe pas à notre connaissance de montagnes si tourmentées à proximité immédiate de la mer. On sait que Bruegel aurait passé par la Suisse au retour d'un voyage en Italie. Il a donc été impressionné par les Alpes qu'il a traversées et qu'il a pu représenter ici.

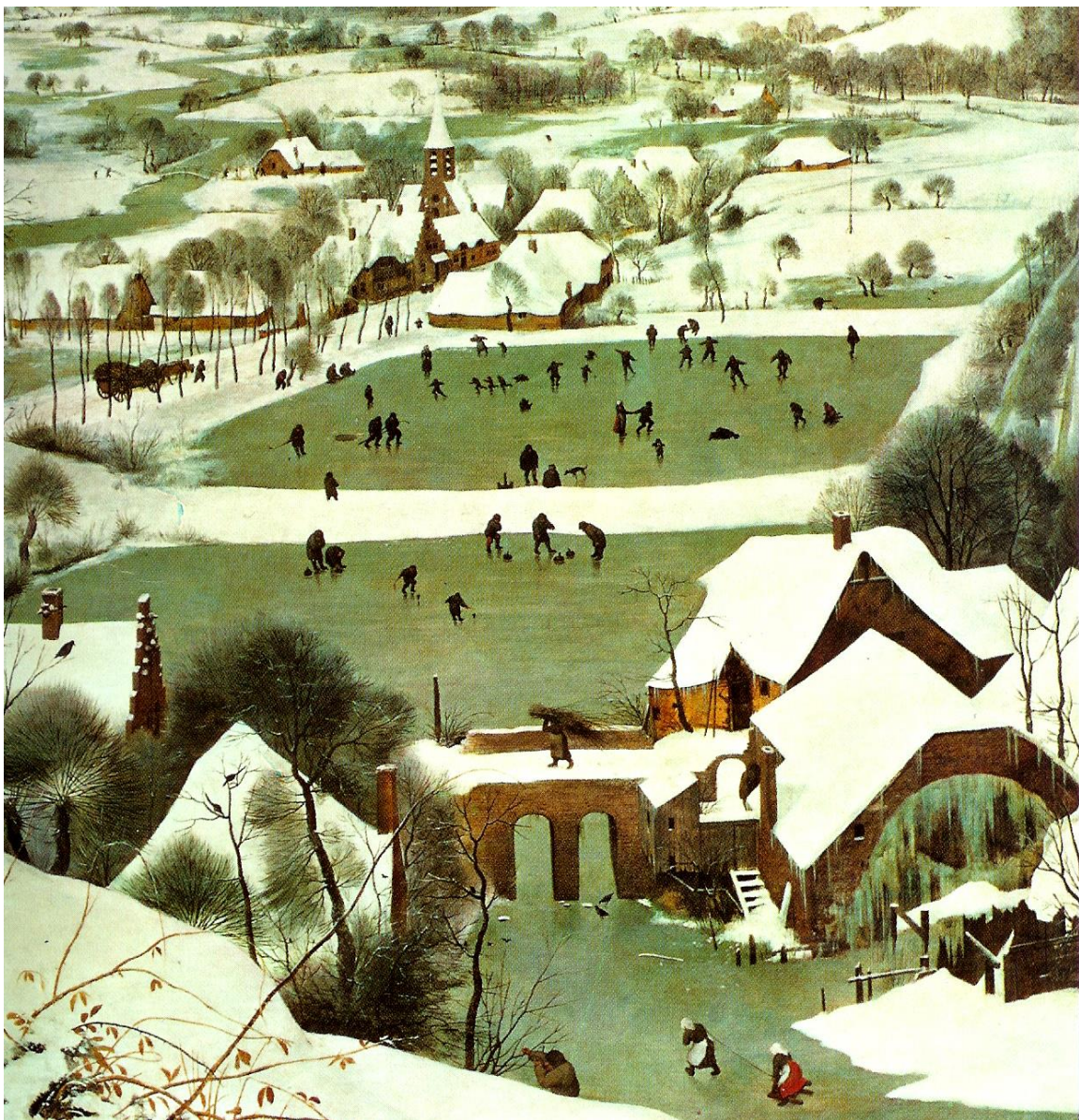
D'autre part l'hiver pourrait-il être si rude dans ces pays du nord qu'il sait l'être en notre Jura ? Là où nous sommes situés à plus de mille mètres, là où nous souffrons de rudes saisons avec un climat continental, là, il y a au moins quelques décennies, où nous pouvions crouler sous la neige tant il y en avait et où le thermomètre arrivait à descendre à des – 30o au niveau des villages ?

Bien que ce soit une fiction, elle apparait plus vraie que nature. Les maisons sont celles des pays du nord. La mer est proche, en laquelle se jette la rivière modeste d'un autre pays. Et surtout il y a ce fait extraordinaire que du temps de Bruegel, en cette œuvre nous sommes en 1565, les habitants de ces contrées connaissent déjà le patin et se livrent avec fureur à ce loisir si extraordinaire et délassant, le seul qui soit apte par son voluptueux glissement, à vous mettre en quelque sorte hors du temps. Tout autant des réalités de la vie que l'on laisse derrière soi. Ce sont en fait ces patineurs qui nous auront le plus retenu dans cette œuvre magistrale. Qui nous auront fait rêver. Auxquels nous nous sommes

attachés voire assimilés. Que nous avons accompagnés, encore et encore. Jusqu'à croire que ce paysage-là était devenu nôtre. Celui où nous avons vécu en des autrefois imaginaires. Notre vrai paysage, notre vraie patrie, faite de neige et de glace, de vents divers et de froid, et bien entendu avec le chaud des maisons qui demeurent toujours accueillantes.

Bruegel, en ce panneau, est un enchanteur. Il nous a offert plus que du rêve. Il nous a donné en cette création hors des créneaux ordinaires, démesurée de beauté et de grandeur, des attaches vraies et solides.

On pourra donc toujours rêver sans que rien ne vienne nous lasser dans une sorte de béatitude, là sur cette colline, à admirer ce petit monde où l'on pénètre sans plus tarder.



On était persuadé en d'anciens temps, et c'était une grosse erreur, que tous les petits personnages évoluant sur la glace étaient des enfants. Or, d'après la taille de ces silhouettes noires, on peut comprendre qu'adultes, garçons et fillettes se sont mélangés dans cette joyeuse sarabande. Les aînés vont ici d'ordinaire seuls. D'aucuns jouent à ce qui serait l'ancêtre du curling, donc les anglais n'ont rien inventé ! Certains sont simples spectateurs. D'autres encore s'essayent au patinage, peu à l'aise. Tandis que des enfants se poursuivent en grappe et que d'autres à leur tour font leur apprentissage. L'un s'est même couché sur la glace. Tout cela mêlé, tout cela vivant, à un point extraordinaire alors que les silhouettes ne sont qu'esquissées. Chacun de ces bonhommes, grands ou petits, a une vie propre, un destin, une âme. Aucun n'a été abandonné à une existence indifférente par le peintre. Celui-ci aurait même pu tout en les positionnant avoir donné un nom à chacun. Tout cela pendant qu'une vieille, indifférente à l'extrême à ces réjouissances hivernales, elle a fait son temps, charrie un gros fagot de branches qui servira à la chauffer pendant au moins deux ou trois jours. Elle recommencera dès que la provision sera épuisée et qu'il ne fera pas trop mauvais pour se rendre à sa remise.

Au premier plan, deux femmes, plutôt jeunes, ne seraient-ce pas même deux grandes adolescentes, vont, l'une tirant l'autre sur une sorte de chevalet et dont la robe rouge tranche avec le gris de la glace. A proximité l'un de ces personnages si pathétiques croqués par Bruegel dans leurs formes lourdes et grossières, cueille des branches, lui aussi indifférent à ce qui se passe à proximité. Il a son idée et s'y tient.

Chacun, chacune, vit dans cet environnement sur lequel l'hiver s'est abattu sans que pourtant celui-ci ne soit considéré comme une calamité. On en a l'habitude, on s'y est préparé, on l'affronte plus encore qu'on ne le subit. Et si l'on regarde au loin, l'on aperçoit d'autres silhouettes minuscules, un pont, des arbres, la rivière en zig-zags, une ville, des montagnes aux pointes aigües et des pentes où s'il existait déjà, l'on pourrait faire du ski !

Et ces deux silhouettes vont aborder ce pont pour le traverser, peut-être ont-elles peur de la glace, une autre est toute seule au milieu d'un champ, qui a bien un propriétaire. Mais l'hiver, on se fiche de savoir qui possède ceci ou cela, puisque c'est là un territoire désormais mis à disposition de chacune ou chacun.

Mais considérer aussi qu'il ne peut y avoir tout le monde dehors. D'aucuns ne sortent que par pure nécessité, tandis que d'ordinaire ils sont là, dans la vieille cuisine, ayant déjà allumé du feu dans une cheminée dont la fumée à l'extérieur monte dans le ciel glacé. Soit en fait on est encore capable de profiter des plaisirs de l'hiver, soit on accepte le travail alors que d'autres s'amuse, comme ce charretier avec son char sur lequel est un gros tas de bois, des banches plutôt que des troncs, ou qu'alors l'on se terre au plus profond de ces antiques maisons.

Vieilles, oui, car elles paraissent ancrées en ce terroir depuis des siècles. Elles ont vu les générations se succéder qui toutes auraient vécu de la même manière, par le travail certes, mais aussi par cette récréation bienvenue sur la glace des

étangs alors que plus tard l'on connaîtra une fin définitive dans l'une ou l'autre des chambres de ces demeures où l'on passe sans qu'elles ne retiennent rien de vous.

Un oiseau survole cette scène vraiment extraordinaire. Les chasseurs quant à eux, ils prennent pourtant près d'un quart du tableau, nous sont indifférents. Leurs manœuvres ne nous concernent pas, ni non plus cette présence lourde et fatiguée des chiens qui sont encore plus abattus que les hommes.

C'est là en tout vraiment un paysage extraordinaire où non seulement l'on peut rêver mais où l'on peut en plus s'y perdre. Et longtemps. Imaginant toutes ces vies passées, tous ces fragments d'humanité, toutes ces consciences qui vivront leur siècle et puis qui disparaîtront.

Ainsi en sera-t-il de même pour nous tous. Qui avons connu les mêmes sensations sur la glace, en décembre, quand nos lacs gèlent enfin pour nous offrir leurs surfaces immenses où il est bon d'aller sans ne plus penser à rien d'autre qu'au plaisir de glisser. Glisse, glisse, glisse donc. Un jour toi aussi tu ne le feras plus. Un jour, toi aussi tu ne seras plus.